GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

DOXA : *French French* fait une rétro de la cinéaste Claire Simon
Page 5

La Source
forum de la diversité
Depuis 1999

Vol 16 No 20 | 3 au 31 mai 2016
www.thelasource.com

Illustration par Ashka

La francophonie bulle au VAN CAF

par NOËLIE VANNIER

Combien d'artistes connaissent l'angoisse de la page blanche ? Mais une fois vaincue, la créativité prend place. La bande dessinée n'échappe pas à la règle. Le *Vancouver Comic Arts Festival* mettra à l'honneur le coup de crayon de plus de 250 artistes lors des 21 et 22 mai prochains. L'évènement aura lieu au Roundhouse. Deux jours de curiosité et de célébration de la bande dessinée, un art parfois dénigré à tort.

C'est un succès grandissant avec les années pour ce festival, dont ce sera la 5e édition. Familiale et accessible à tout public gratuitement, la scène francophone y présentera sa diversité, notamment à travers les imaginaires de trois artistes singuliers dont les créations viennent du cœur.

L'influence des écoles de bande dessinée

Trois écoles animent les bulles des dessinateurs : japonaise avec les mangas, américaine et ses supers héros, et européenne à l'accent fortement belge. Benjamin Hayte, français, Isabelle Melançon, québécoise, et Ashka, française, tous y piochent pour créer leur propre identité visuelle, et cela depuis l'enfance. La culture française et le bilinguisme permettent l'accès à cette diversité. Tous les trois se souviennent avoir débuté le dessin par des copies de BD ou de mangas, sans plus jamais avoir cessé de dessiner tant c'était devenu une addiction.

Pour Benjamin Hayte, le dessin a toujours été présent, notamment avec son père qui peignait. Ayant grandi à la frontière franco-belge, il était presque inévitable qu'il tombe dans la marmite étant petit. Il a copié les Tintin, puis a créé ses BD de 2 pages au départ. Son univers est aujourd'hui un mélange de réalisme et d'imaginaire, avec une prédilection pour la création de mondes singuliers.

Ashka a surtout été nourrie par l'influence japonaise et européenne. Ses premiers dessins étaient des mangas, facilement accessibles en matière de tarif. Ces trois écoles l'inspirent, tout comme les jeux de rôles.

Isabelle Melançon elle aussi a grandi dans un univers riche de bandes dessinées et de mangas. Le 19e siècle vient accompagner sa production, avec une volonté d'anti-genre dans ses histoires, notamment avec sa création Namesake. Elle affirme que le processus créatif dépend de l'accessibilité : « Parler français me donne accès à deux fois plus de litté-

Voir "Comic Arts" en page 10 ➤

Verbatim

Comment cette ville, cité des saveurs, a su m'apprivoiser

par AUDE-ÉLISE BERNARD

J'ai eu beau porter ce projet d'expatriation de longs mois précédant ma venue à Vancouver, j'y suis arrivée en traînant les pieds. Je suis attachée à ma ville natale, à ma culture, à ma gastronomie. La veille de mon départ, je me suis offert un festin de fromages, de foie gras et autres splendeurs viticoles pour arroser cela.

Je doutais : qu'allais-je bien trouver au bout de mon trajet si ce n'est ce plat qu'on me dit répandu dans tout le Canada, étrange mixture composée de frites baignant dans une sauce brune, recouverte de caillots de fromage fondu ?

L'avion s'est posé un vendredi d'août, vers 11 heures. Épuisée par le voyage, exténuée par l'attente pour la délivrance de mon visa, je subis de plein fouet le décalage horaire de neuf heures qui me séparent de chez moi. Après avoir déposé mes bagages dans le Bed and Breakfast réservé depuis Paris, je commence à errer péniblement en plein après-midi sur Cambie et décide de partir à la découverte de la ville.

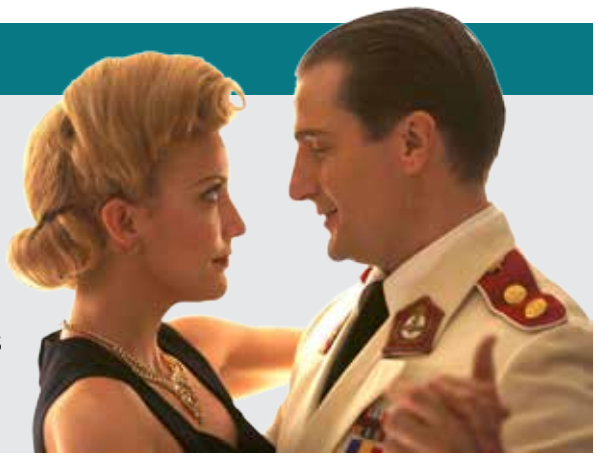
Ma course s'arrête vite. J'entre dans un restaurant asiatique ensommeillé, autant que je le suis. Mes sens se réveillent doucement quand une première cuillerée de soupe chaude caresse ma gorge. L'odeur de la citronnelle qui nage dans mon phở chatouille mes narines. Une jeune femme dépose sur ma table deux nems croustillants, tout en m'adressant un sourire bienveillant. Ils sont fumants, délicatement enroulés dans des feuilles de menthe fraîches et lumineuses. Sans attendre, je cède à la curiosité de goûter ce mets et me brûle le palais. La menthe est veloutée et son goût léger contraste dans ma bouche avec les épices explo-

Voir "Verbatim" en page 6 ➤

Dans ce numéro

Family Lines au Centre culturel italien, une exposition sans tabou et sans provocation
Page 8

Evita : l'Opéra de Vancouver explore d'autres avenues musicales
Page 10



CE QUE ÇA PREND POUR DIRIGER VOTRE ENTREPRISE.

Ce que ça prend pour y arriver.
postescanada.ca/cequecaprend

Inscrivez-vous à Solutions pour petites entreprises de Postes Canada[MC] et économisez jusqu'à 28 % sur les tarifs d'expédition*.

Inscrivez-vous GRATUITEMENT au bureau de poste ou en ligne.

POSTES CANADA POST
Solutions pour petites entreprises

* Certaines conditions s'appliquent. Solutions pour petites entreprises de Postes Canada[MC] est une marque de commerce de la Société canadienne des postes.

Solutions de cybercommerce | Solutions de marketing | Solutions d'expédition | Solutions d'envoi

Photo de WOC in Tech Chat

Demain sera numériquement féminin !

par ÉLISE L'HÔTE

Aussi surprenant que cela puisse paraître, le numérique est sexué. Il est masculin. Et pourtant, la première personne au monde à coder fut une femme ! Cet exploit de 1843, on le doit à Ada Lovelace, comtesse britannique ayant marqué l'histoire du monde des technologies. Cependant, peu de jeunes filles s'inspirent aujourd'hui de ce modèle et dénigrent bien souvent les formations des NTIC (nouvelles technologiques de l'information et de la communication). Afin de les inciter à s'y intéresser de plus près, une semaine nationale dédiée aux femmes dirigeantes dans ce domaine s'ouvre du 16 au 20 mai 2016.

Au regard des chiffres de 2011 pour le Canada, 59% des étudiants diplômés sont des étudiantes. Mais ce chiffre est bien moindre lorsque l'on évoque les sciences, la technologie, l'ingénierie, les mathématiques et l'informatique. La proportion

Photo par Angela Wingenbach-Trulioo

Alicia Close.

de femmes est d'autant plus faible pour ces deux derniers domaines. Les étudiantes sont davantage attirées par la santé et l'éducation. Dans un rapport publié en 2013, l'Institut des statistiques du Canada avance qu'une jeune étudiante se lançant dans des études supérieures est bien moins susceptible de choisir un programme en sciences, technologie, génie, mathématiques ou informatique, que ses homologues masculins, quelles que soient ses aptitudes mathématiques au secondaire.

Toujours selon Statistiques Canada, seul un quart des étudiants du premier cycle en mathématiques et informatique sont des femmes. Ce chiffre se répercute sur l'emploi féminin dans ce secteur qui semble pourtant porteur et en plein développement. Mais, à diplômes égaux, les femmes sont toujours moins rémunérées que leurs homologues masculins. Si cette proportion ne semble pas avoir beaucoup bougé en dix ans, il semblerait que les prochaines années pourraient changer la donne. Peut-être, entre autres, grâce à l'initiative de la Fondation pour les femmes dirigeantes qui milite pour la reconnaissance de l'apport des femmes, notamment dans ce secteur professionnel.

Une motivation sans bornes

« La semaine des femmes des NTIC » est la première édition de cette réunion d'importance nationale mise en place par la Fondation pour les femmes dirigeantes. Une déclinaison simultanée de cet évènement est proposée dans plusieurs villes du Canada : Vancouver, Kelowna, Toronto, Edmonton et Calgary. Il est à noter que la ville de Vancouver semble la plus active en accueillant pas moins de 7 rendez-vous. Alicia Close, coprésidente de la section de Vancouver, évoque sa motivation personnelle : « j'ai toujours été passionnée par l'indépendance des femmes et des filles qui font de leur mieux en ouvrant leurs horizons et en contribuant à leur communauté ».

Si cet évènement est ouvert à tous, hommes et femmes, les premières concernées sont bien évidemment les femmes, tous âges et toutes disciplines confondus. Sont attendues des étudiantes, des femmes actives, venant de ce secteur en particulier, ou intéressées par une reconversion professionnelle. Alicia Close évoque sa propre expérience : « Avec ma récente reconversion professionnelle vers le monde des technologies, il est important pour moi de promouvoir le rôle exceptionnel que nous avons dans le monde du numérique à Vancouver et les avantages que les femmes peuvent apporter aux jeunes générations en montrant les diverses possibilités dans cette industrie en pleine croissance ». Un tel rendez-vous offre l'occasion de prendre conscience de la place des femmes dans les entreprises liées aux nouvelles technologies. Certains professionnels du secteur, en tant que partenaires de cet événement, seront aussi présents.

De multiples propositions

Du réseautage aux remue-méninges, du petit déjeuner à 7h30 aux déjeuners ou aux soirées, cette semaine des technologies s'adapte à tous les emplois du temps et à toutes les attentes en proposant de multiples possibilités de participation, pour débutants ou confirmés. L'idée, ou plutôt le souhait, des organisateurs est de permettre à « toute une chacune » (on pourrait pour l'occasion se permettre de décliner cette expression au féminin) de trouver sa place, son thème, le moment de la journée qui répond à ses attentes. Les organisatrices cherchent à atteindre un échantillon diversifié de femmes actrices de leur vie professionnelle.

Des spécialistes expérimentées dans le domaine des technologies interviendront au cours d'ateliers et proposeront des conférences mettant en avant le rôle apprécié et reconnu des femmes dirigeantes dans l'industrie de la technologie à Vancouver. « Cet événement reconnaît les contributions apportées par les femmes dans ce secteur et souligne les occasions à venir pour susciter l'intérêt des femmes et des générations futures », ajoute Alicia Close. Ainsi, le mardi 17 mai, une soirée de remise de prix sera prévue pour récompenser les femmes actives dans leur milieu professionnel.

Vous souhaitez participer à cet événement ? Rendez-vous sur le site www.womeninitweek.ca Ou envoyez un courriel à info@womeninleadership.ca

CANADA POSTES POST CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

Le grain de sel de Joseph Laquerre

La Source est à la recherche de journalistes francophones pour la section française

Merci d'envoyer un CV accompagné d'une brève lettre de motivation et pour les journalistes confirmés merci de joindre un ou deux exemples de travaux réalisés. Courriel : info@thelasource. com

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C. -B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C. -B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource. com

www. thelasource. com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédactrice en chef (français) **Edwine Veniat**
Rédacteur en chef adjoint (français) **Guy Rodrigue**
Espace francophone **Éva Caldieri, Guy Rodrigue**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (français) **Laurence Gatinel**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Fiona Benson, Bonny Bung, Deanna Choi, Meagan Kus, Jennifer Jang, Jacqueline Martin, Cheryl Olvera, Catherine Stabler, Melodie Wendel-Cook**
Assistant de bureau **Kevin Paré**
Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Sepand Dyanatkar, Chelsy Greer, Vitor Libardi**
Responsable des médias sociaux **Laurence Gatinel**
Médias sociaux **Anita Egejuru, Fanny Marguet**
Premiers conseillers de rédaction **Gary Drechou, Paul Gowan, Julie Hauville**

Graphistes **Cloélia Bretonneau, Yvonne Kwokvvvcbv**
Photographes **Denis Bouvier, Pascal Guillon**
Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Dipa Barua, Fiona Benson, Aude-Elise Bernard, Charlotte Cavalié, Anna Chemery, Teresa Cheung, Alison Chiang, Jen dela Luna, Fabio Franco, Gordon Gamlin, Robert Groulx, Pascal Guillon, Florence Hwang, Élise L'Hôte, Derrick O'Keefe, Don Richardson, Valérie Saltel, Curtis Seufert, Naomi Tse, Noëlie Vannier, Simon Yee, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Monique Kroeger**
Distribution **Denis Bouvier, Alexandre Gangué, Robert Isaak, Jerome CH Lam, Joseph Laquerre, Shannon Lesiuk, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire : (604) 682-5545

Pratiques culturelles violentes : les invasions barbares

par AUDE-ÉLISE BERNARD

Dans le *Léviathan*, Hobbes prévenait que « l'homme est un loup pour l'homme ». Quand l'homme se fait vengeur, au nom de certaines valeurs, il exprime dans toute son horreur ses instincts lupins. Or l'homme ne peut se faire justice lui-même. C'est pour cette raison que les lois encadrent nos sociétés fondées sur des principes démocratiques prônant la justice et l'égalité pour tous.

Le législateur canadien est intervenu en 2015 pour condamner les « pratiques culturelles barbares ». Que recouvrent ces termes ? Le débat ne mérite-t-il pas d'être élargi, sans chercher à stigmatiser une catégorie de la population ?

Pour comprendre ces enjeux, *La Source* s'est entretenue avec Antje Ellermann, professeur associée du département de Sciences politiques à l'Université de la Colombie-Britannique, spécialiste des questions de citoyenneté au sein des démocraties libérales et des politiques d'immigration.

Pratiques barbares, pratiques sexistes ?

Ce que l'on entend par « pratiques culturelles barbares », ce sont principalement des violences faites à l'encontre des femmes, crimes et délits punis par la loi.

Concrètement, il s'agit de crimes d'honneur – de parents qui tuent leur enfant dont le comportement est jugé déshonorant pour la famille –, du mariage forcé, du mariage de « personnes de moins de seize ans », de la polygamie, de l'excision.

Une définition officielle est proposée en page 9 du Guide d'étude 2012 « Découvrir le Canada » sur les droits et les responsabilités liés à la citoyenneté : « Les hommes et les femmes sont égaux devant la loi. L'ouverture et la générosité du Canada excluent les pratiques culturelles barbares qui tolèrent la violence conjugale, les «meurtres d'honneur», la mutilation sexuelle des femmes, les mariages forcés ou d'autres actes de violence fondée sur le sexe.»

Une loi d'initiative conservatrice au bien-fondé controversé

Démocrates et libéraux au départ s'y opposaient. Pourtant, le projet de loi S-7 est devenu loi sur la tolérance zéro face aux pratiques culturelles barbares. « Sa valeur est hautement symbolique », remarque Antje Ellermann. Il semblerait, commente-t-elle, que « cette loi ait politisé un problème qui n'en était pas véritablement un, puisque ces actes somme toute peu répandus étaient déjà définis comme illégaux au regard de la loi pénale canadienne ». Alors, beaucoup de bruit pour rien, semblerait-il.

Notons que cette loi L.C. 2015 ch. 29, du 18 juin 2015, est apparue dans un contexte particulier. Stephen Harper, chef du parti conservateur au pouvoir pendant près de dix ans, en a fait

Photo par Antje Ellermann

Antje Ellermann, spécialiste en matière de politiques comparées et d'immigration.

sa stratégie électorale : utiliser la politique identitaire comme enjeu pour s'attirer les votes. Au vu de ses champs de bataille (retirer la citoyenneté canadienne aux terroristes bi-nationaux, interdire le port du niqab lors de la prestation de serment de citoyenneté, retard dans le traitement des demandes des réfugiés syriens), difficile de ne pas y voir une attaque contre la communauté musulmane dans son entier.

Une fausse question d'immigration ?

Antje Ellermann tend à dire que le sujet crée une séparation entre une société canadienne qui assure l'égalité des sexes, et une communauté immigrée musulmane qui vivrait, pour une minorité, dans un passé marqué par le patriarcat et des pratiques violentes.

Pour elle, « le gouvernement Harper n'a pas voulu prendre de mesure satisfaisante concernant les violences faites aux femmes, mais a simplement voulu manipuler l'opinion en agitant le drapeau de la xénophobie à des fins de victoire politique ». Les crimes d'honneur restent rares (13 reconnus entre 2002 et 2012), mais attirent le regard des médias. Ce qui l'est moins en revanche, c'est la violence subie par des centaines de femmes autochtones, portées disparues ou assassinées. Aussi, tous les six jours, une

Suite "Xénophobie" en page 7 ➤

MEMBRE DU RÉSEAU STAR ALLIANCE

AIR CANADA

LE PLUS GRAND CONFORT JUSQUE DANS LES MOINDRES DÉTAILS.

Ce sont les petits détails qui font toute la différence dans notre classe Économique Privilège. Comme nos fauteuils plus larges offrant une plus grande inclinaison et plus d'espace pour les jambes. Bien installé dans notre cabine spacieuse et paisible, profitez d'un repas raffiné, d'un écran tactile individuel de 11 po et d'une foule de petites douceurs. De plus, vous bénéficiez de services aéroportuaires prioritaires.

aircanada.com/classe-economique-privilege

AIR CANADA
TRANSPORTEUR OFFICIEL

PRIORITÉ

Mea culpa

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. De même : il ne faut pas vendre la peau du sénateur avant de l'avoir jugé ou adjugé. J'espère avoir retenu ma leçon de ce simple principe. Comme la plupart des journalistes et commentateurs et même de la population en général, j'ai failli à la tâche en jetant Mike Duffy aux lions de l'arène politique canadienne. Je n'ai pas cru bon d'invoquer la présomption d'innocence dans l'affaire du sénateur. Le jugement rendu est sans équivoque. Sur toutes les charges qui pesaient contre lui, aucune n'a été retenue.

Mike Duffy n'a apparemment enfreint aucune règle. Il s'en sort donc égratigné, meurtri, déshonoré, mais libre de retourner au sénat où son siège l'attend. Le juge n'a fait qu'appliquer la loi et les règlements qui régissent le sénat. De toute évidence, je me suis, comme bien d'autres, foutu, excusez l'expression, le doigt dans l'œil. Je me suis bêtement laissé influencé par l'hystérie générale qui régnait à l'époque. Mea culpa encore une fois, mea culpa trois fois en sachant qu'une fois n'est pas coutume. Conspué, lynché sur la place publique, Mike Duffy a toujours clamé son innocence. J'avoue ne l'avoir pas cru. Je trouvais, sans faire un vilain jeu de mots, qu'il était pas mal gonflé ce sénateur. J'ignorais tout de l'étendue des privilèges accordés aux locataires de la chambre haute.

Photo par Ayelie, Editor at Large

Mike Duffy, sénateur.

Ce brave sénateur (maintenant qu'il a été innocenté je peux, par contrition, le chérir ainsi) a eu sa revanche. Ceux qui ont voulu l'isoler et se désolidariser de lui, lorsque ses ennuis ont commencé, en ont pris pour leur grade. Le bureau de l'ancien premier ministre Stephen Harper ne sort pas grandi du procès qui a été intenté à Mike Duffy. Innocent sur toute la ligne a conclu le juge. Cela ne veut pas dire que la ligne est parfaite et bien droite. Bien au contraire. Le problème est autre : les sénateurs bénéficient de trop de privilèges et de passe-droits d'où la nécessité, dès lors, d'imposer de nouvelles limites. Mike Duffy n'a pas abusé de ses pouvoirs. Ce sont les pouvoirs dont bénéficient les sénateurs qui sont abusifs. Il est temps d'y remédier et de recadrer le sénat et ses occupants qui trop souvent ne sont pas assez occupés.

Ce procès, vous vous en souvenez, avait été précédé par un autre qui fit aussi la manchette et nous fascina tout autant : l'affaire Jian Ghomeshi. Là encore je m'étais projeté dans l'outrage par rapport aux accusations lancées contre l'ancien animateur de la CBC. Ma réaction immédiate avait été vive et viscérale. Mon jugement intraitable : coupable sans l'ombre d'un doute. Le procès a eu lieu et nous en connaissons le résultat : l'accusé, lui aussi, reconnu et déclaré innocent face aux lourdes charges qui pesaient contre lui. On s'y attendait un peu après avoir suivi le procès qui s'était petit à petit transformé en cirque médiatique où la défense s'évertuait à détruire sans pitié la crédibilité des victimes. Ce ne fut pas beau à voir. J'en garde un très mauvais goût.

Ce jour là, la justice, à mes yeux, n'était pas à la fête.

D'accord ou non, avec les verdicts rendus, cela ne doit pas m'empêcher de remettre en question ma tendance à porter des jugements rapides et prématurés basés sur les émotions au détriment de la raison. Encore une fois mea culpa. J'ai fait preuve de cécité. Je n'ai vu que ce que j'ai voulu croire, sans doute pour apaiser mes sentiments de dégoût. Ce qui n'excuse rien.

Aujourd'hui, j'en tire ma leçon : doute de tout. Fais attention de ne pas avaler les couleuvres qui se présentent à toi. La justice n'est pas toujours juste. Elle s'ajuste tant bien que mal. « Prends toute information avec un grain de sel » me conseillait, à mes débuts, mon tuteur qui n'hésitait pas à me tutoyer. « L'opinion publique est continuellement manipulée par les médias » tenait-il à rajouter. Il parlait en connaissance de cause. Je le savais. Le sensationnalisme, les partis-pris, les préjugés deviennent des accessoires de prédilection pour véhiculer l'information et façonner les esprits. Une dose de scepticisme s'impose. Soyons sceptiques disait Lafosse, un brillant visionnaire qui a passé sa vie à essayer de voir plus loin que son nez souvent bouché.

Inspiré, j'ai fait de même. J'ai accepté les verdicts tout en me pinçant le nez.

Photo de Smartz Pants

Le phénomène « Escape Game » au banc d'essai

par ANNA CHEMERY

La tendance émergente des jeux d'évasion grandeur nature prend de l'ampleur dans la métropole vancouvéroise. Le nom de cette expérience varie d'*Escape the Room* (ETR), à *Escape Games* ou encore *Puzzle Hunts.* Une équipe de 3 à 10 participants est enfermée dans une pièce dont les thèmes sont généralement la fantaisie ou l'horreur. Les joueurs doivent alors y dénicher des objets cachés et résoudre une série d'énigmes afin de s'échapper de la pièce dans une durée limitée. La première *Escape Room* a ouvert ses portes en 2014 à Richmond. Deux ans plus tard, ce sont déjà une quinzaine de lieux qui se partagent le marché de cette expérience interactive d'immersion totale.

Ces jeux sont les derniers exemples de cette nouvelle manne financière du divertissement : les clients préfèrent désormais dépenser de l'argent dans la création de souvenirs et dans l'expérience de nouveautés plutôt que de consommer passivement. Cette nouvelle forme de divertissement a pour origine le Japon. Peu à peu, les jeux se sont propagés en Asie, puis en Europe, en Australie et en Amérique du Nord. Le phénomène est au banc d'essai à Vancouver.

Une croissance exponentielle

Selon une étude de marché réalisée par Scott Nicholson, professeur à l'Université Laurier en Ontario, la première version du jeu d'évasion naît à Kyoto en juillet 2007. Le jeu trouve son origine dans le monde numérique. Le japonais Takao Kato, intrigué par un jeu de PC *Room Escape*, décide de lui donner vie en lançant le *Real Escape Game.*

Justin Tang est le propriétaire de la première *Escape Room* de l'agglomération vancouvéroise. Exit a ouvert en 2014 à Richmond. Il a eu l'idée de créer cette entreprise après un voyage en Asie. « J'avais entendu trop de fois qu'il n'y avait rien à faire ici. Les gens peuvent aller au cinéma et c'est à peu près tout… peut-être aller boire un verre ». Justin Tang pense que le Canada – et plus spécifiquement la Colombie-Britannique – a besoin de divertissements.

Au vu des retours, les Canadiens semblent apprécier l'expérience. La croissance de l'offre à Toronto a été incroyable, passant de 0 en 2012 à 56 *Escape Games* en 2015. Les jeux d'évasion grandeur nature attirent le public pour un certain nombre de raisons, mais les aspects de cohésion de groupe et de résolution de puzzles sont très populaires. Chris Ricard, le créateur de *Smarty Pantz*, première salle implantée au cœur de Vancouver en 2014, nous explique que « c'est du *team building* sous tous ses aspects, même si un groupe a simplement décidé de se rassembler ». En plus d'être en immersion, les gens ont envie de faire partie des événements auxquels ils participent, de faire partie de l'aventure.

> « C'est du *team building* sous tous ses aspects, même si un groupe a simplement décidé de se rassembler.
> *Chris Ricard, créateur de* Smarty Pantz

Durable ou éphémère

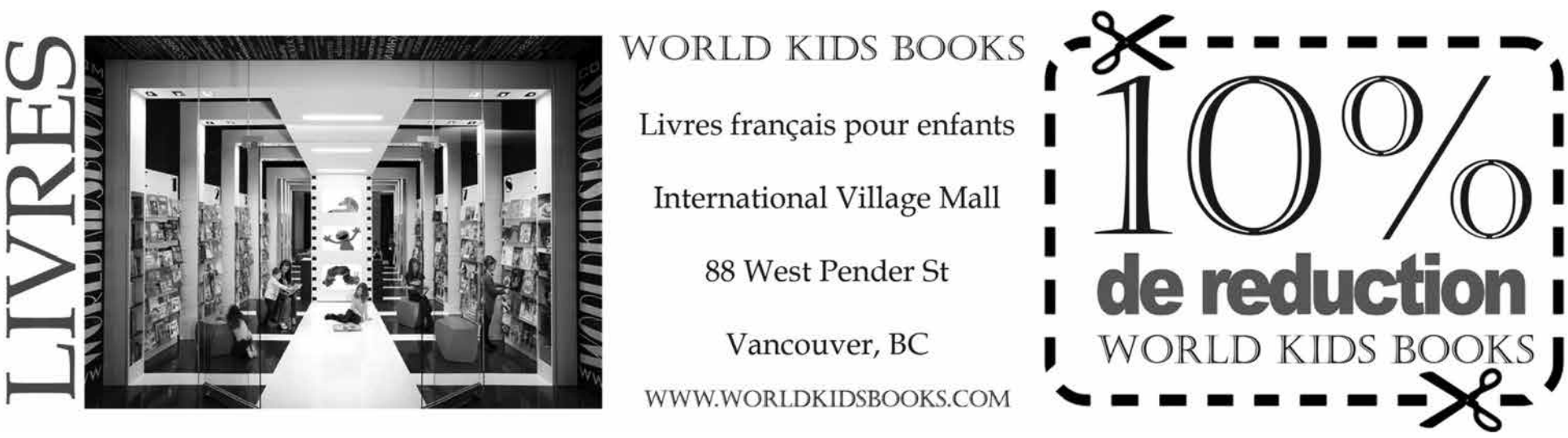
Kyle Murray, professeur de marketing à l'Université d'Alberta, assure que « la liberté créative et les faibles coûts d'investissements constituent un pouvoir d'attraction certain. Mais une fois que l'essor initial s'étouffera, alors seuls les plus forts survivront ». Il ne voit pas comment cette activité pourrait devenir courante. Un entrepreneur de Singapour explique que la nouvelle génération de jeux d'évasion grandeur nature demande plus de technologie et donc un plus grand investissement de base car les joueurs cherchent des jeux novateurs de qualité supérieure.

Après avoir connu une croissance fulgurante, l'offre *d'Escape Games* est désormais saturée dans certaines régions du globe – plus particulièrement en Asie et dans certains parties d'Europe. La concurrence pousse notamment les créateurs de jeux et les propriétaires de salles à utiliser des licences et des franchises.

Du point de vue de la sensibilisation, la concurrence est positive, surtout sur un marché nouveau. Plus de salles ouvrent et plus le bouche à oreille fonctionne. Une entrepreneuse londonienne affirme que « si nous [les propriétaires d'*Escape Games*] proposons un moyen de divertissement connu et apprécié, comme le cinéma, le théâtre ou le bowling, il finira par entrer dans le domaine du divertissement grand public. Nous avons déjà constaté que notre clientèle était variée et que des personnes de tout âge appréciaient l'expérience ».

Hava Sports & Entertainment ajoute à cela que l'une des principales tendances pour 2015 est l'expérimentation d'immersion : « la technologie, l'innovation et le désir des consommateurs de faire des expériences palpitantes et mémorables plus profondes, plus attrayantes, a déclenché une nouvelle tendance que nous verrons de plus en plus dans le les années à venir ». La recherche d'innovation dans le monde des jeux d'évasion grandeur nature sera déterminante dans les années à venir. Une entreprise vancouvéroise a décidé de saisir l'occasion en proposant un concept alternatif : les *Urban Escape Games* qui allient la tendance des jeux d'évasion aux joies du plein air. *Urban Team Academy* propose des jeux de jour et de nuit dans l'agglomération vancouvéroise.

Si vous aussi avez envie d'essayer l'expérience, vous l'aurez compris, il n'y aura donc que l'embarras du choix !



« French French », de retour avec Claire Simon à l'honneur

par TERESA CHEUNG

Le quinzième festival DOXA accueille pour la deuxième année consécutive la programmation *French French* pour la plus grande joie des passionnés des films documentaires. Fort du succès rencontré en 2015, *French French* revient cette fois-ci avec une rétrospective de sept films de la cinéaste Claire Simon et de trois documentaires de réalisateurs francophones. Zoom sur cet événement prenant place à différents endroits de la ville du 7 au 13 mai et pour lequel des sous-titres anglais ont spécialement été créés.

Dorothy Woodend, directrice de la programmation du festival DOXA, et Thierry Garrel, chevalier des Arts et des Lettres français et figure incontournable du monde documentaire, se sont rencontrés plusieurs fois en tant que membres de jury de festivals de films documentaires. Dorothy Woodend, en grande admiratrice du travail de Thierry Garrel qu'elle qualifie de « mentor du domaine des documentaires filmés », a l'idée de lui proposer ce projet de programmation de films entièrement français. Ainsi est né *French French* en 2015.

Dorothy Woodend regrette que le public nord-américain connaisse mal les documentaires français. Ce désintérêt s'explique principalement par l'absence de sous-titres en anglais, rendant impossible la compréhension aux non-francophones. Pourtant le public est réceptif, et comme preuve à l'appui, cette première édition de *French French* organisée par Thierry Garrel a été un véritable succès.

L'année précédente, Claire Simon (cinéaste) a donné une classe de maître (un cours en face de spectateurs animé par une personne reconnue experte dans sa discipline). Son aisance face au public et sa passion communicative ont capturé l'audience. Avec les retours positifs reçus, il a semblé évident de présenter une grande partie du travail de Claire Simon dans une rétrospective lors de cette seconde édition 2016 de *French French*. Sept de ses films seront projetés cette année, dont *Récréations*, récemment restauré, et *800 kilomètres de différence*, sous-titré en anglais pour l'occasion.

Selon Dorothy Woodend, la pratique documentaire de Claire Simon est « un corps de travail très personnel auquel on est relié », son film *Les patients* illustre parfaitement cette définition. La directrice de DOXA a été marquée par l'humanité du personnage principal, un médecin de village faisant des adieux à ses patients. Par le biais de ses gestes de soins, la présence bienveillante du médecin nous invite dans l'intimité des rapports établis de longue date.

« Chaque nouveau film est une aventure inconnue », Claire Simon

Depuis ses débuts dans le monde des films documentaires, la présence de Claire Simon s'est affirmée, allant plus loin que derrière la caméra. « Je cherche à montrer ce qui manque à mes yeux », explique Claire Simon à propos de son intervention auprès des personnes filmées. Chaque film se détache du précédent. Avant la réalisation d'un nouveau projet, c'est d'abord un mélange d'intuition et d'idées qui guide ses choix. Ainsi, l'évolution du lieu et des sujets s'établit comme un sens, une direction suivie par la cinéaste.

Photo de DOXA

Scène de 800 kilomètres de différence.

Photo de Claire Simon

La cinéaste Claire Simon.

Claire Simon arrive à capturer l'imaginaire personnel où se mêlent des histoires vraies et fictives. L'imaginaire prend alors une place primaire, source de plaisir, de volonté et de projections. Il y a un réel désir de faire ressortir les significations des situations rencontrées avec un mélange de profondeur et de légèreté. Sur les personnes filmées, elle pose un regard nu, sans jugement, qui traverse poétiquement et avec justesse les intimités de chacun, révélant « leur désir profond ». La liberté exprimée en gestes, en paroles, en actes conscients ou inconscients est soucieuse d'une authenticité, témoin de l'aisance de Claire Simon avec une caméra.

Des découvertes au programme

Au-delà d'un partage d'histoires différentes et intimes, les films de Claire Simon invitent à une introspection et à une réflexion sur l'humanité. Parmi les sept œuvres de Claire Simon présentées au festival DOXA, il sera possible de visionner la dernière en date *Le bois dont les rêves sont faits* dont elle fait actuellement la tournée en France. « Le bois est un lieu où chacun se fait plaisir », selon la cinéaste, et le contenu se déroule dans le bois de Vincennes près de Paris.

Trois nouveaux films documentaires sont également à l'affiche du programme : *Flow Mechanics* de Nathalie Loubeyre, *The final passage* de Pascal Magontier et *Sud Eau Nord Déplacer* d'Antoine Boutet.

Que vous soyez francophiles, passionnés par les documentaires, ou simplement curieux, les excuses ne manqueront pas pour assister à ces projections uniques en leur genre à Vancouver.

French French dans le cadre du festival DOXA aura lieu du 7 au 13 mai dans différentes salles. www.doxafestival.ca

JOIGNEZ-VOUS
À LA CONVERSATION!

Assemblée publique de consultation - **Ouest et Nord**

Forum de discussion avec l'équipe de direction de Radio-Canada

Louis Lalande — Vice-président principal des Services français
Marco Dubé — Directeur général des Services régionaux
Patricia Pleszczynska — Directrice générale de la Radio
Michel Cormier — Directeur général de l'Information
Pierre Guérin — Directeur régional, Ouest du Canada
Marie-Claude Dupont — Directrice de la programmation, Services régionaux

Lundi 30 mai 2016

Dans le nouvel univers médiatique caractérisé par l'explosion des plateformes numériques et la modification des habitudes de consommation, comment votre radiodiffuseur public peut-il s'assurer de demeurer pertinent au sein de votre communauté et pour les générations à venir ?

Participez sur place au studio 700 de Radio-Canada, 700 rue Hamilton, Vancouver
Accueil à 17h15
Webdiffusion à 18h

Inscrivez-vous sur ICI.Radio-Canada.ca/**apc**

RADIO-CANADA

« Happiness™ » ou la critique du bonheur à tout prix

par CHARLOTTE CAVALIÉ

Peut-on être heureux jusqu'à la fin de ses jours grâce à des produits miracles ? Dans la pièce *Happiness™*, la réponse est « Oui … à condition d'y mettre le prix ! ». Telle est la devise des ventes privées animées par Peter et James, représentants officiels de la société fictive HPL™ (*Happiness, Prosperity, and Luxury*). À la fois comique et satirique, ce spectacle vise à questionner la notion de bonheur et son rôle dans la société contemporaine.

Créée à Ottawa en 2015 par la compagnie *May Can Theatre*, la pièce de théâtre *Happiness™* a gagné la reconnaissance de nombreux festivals dans tout le Canada. Elle est invitée pour la première fois à Vancouver dans le cadre du festival rEvolver et sera jouée du 18 au 22 mai au Cultch.

Pour Daniel Martin, producteur et directeur artistique de rEvolver, *Happiness™* « est très très drôle. Toutefois, c'est bien plus qu'une bonne comédie ». D'une part, elle met en lumière un phénomène universel : le déni des sentiments tels que la peur ou la tristesse, pourtant essentiels à la construction de chaque individu. Et, en réaction, la quête d'un bonheur absolu, dont personne n'a semble-t-il la même définition. D'autre part, elle présente une critique acerbe de la société de consommation néolibérale : tout peut se monétiser ou être source de profit, même les sentiments humains.

De l'universalité des sentiments humains

D'après Tony Adams et Madeleine Boyes-Manseau, membres fondateurs de la compagnie *May Can Theatre* et co-auteurs de la pièce, *Happiness™* a été créée dans un contexte plutôt morose.

« C'était durant un hiver assez sombre, raconte Madeleine, où nous nous sentions tous plus tristes que d'habitude ». « Nous savions que, dans tous les cas, il fallait que ce soit vrai, authentique » souligne Tony.

Les auteurs se sont littéralement nourris de leurs expériences personnelles pour écrire et jouer le spectacle. « Il fallait trouver ce qui est drôle, ridicule, humiliant et aussi universel dans nos sentiments », ajoute Madeleine. « C'est la raison pour laquelle ce spectacle traite du bonheur mais aussi du refus d'accepter le contraire. »

« Une critique percutante de la société de consommation »

Ce dernier point n'a pas échappé à Daniel Martin. Pour lui aussi, il n'est pas toujours évident d'accepter ses doutes et ses difficultés sociales ou économiques. Surtout lorsqu'on vit dans une société dominée par l'image, la compétition et la consommation à outrance.

Le fait de choisir comme cadre de l'action scénique une grande entreprise qui, de surcroît, vend l'impossible (le bonheur à vie), n'est donc pas anodin. Afin d'éviter « toute ressemblance fortuite avec la réalité », les auteurs de la pièce ont préféré imaginer des produits qui évitent aux consommateurs de se sentir tristes. Les produits censés les rendre plus heureux existant déjà dans le commerce réel.

Afin de rendre cette expérience étonnante et dynamique pour le spectateur, la compagnie a fait appel à des designers pour donner vie à la société HPL™ et créer des jeux de lumière innovants.

Une mise en scène interactive et tangible pour le spectateur

D'après Tony Adams, la volonté de créer une certaine proximité avec les spectateurs est primordiale dans cette pièce. À tel point que dans la première version du spectacle, les acteurs jouaient au milieu de la foule.

La version actuelle continue de miser sur l'énergie débordante de ses acteurs mais un rôle plus important a été accordé aux éléments du décor. Le *May Can Theatre* a notamment fait appel aux designers de LOG *Creative Bureau*. Cette jeune agence, installée elle aussi à Ottawa, s'est chargée de l'identité visuelle de HPL™ : produits, campagne publicitaire et même un site Internet (www.happinesstm.ca), comme pour une véritable société.

Dans *Happiness™* fiction et réalité s'entremêlent avec malice. Le brouillage des frontières – entre comédie et satire, universalisme et ethnocentrisme, spectacle et pièce de théâtre classique – déstabilise pour mieux surprendre. Pour tous ceux qui se sont au moins une fois questionnés sur la nature du bonheur et son obtention, cette œuvre saura apporter de l'eau au moulin de leur réflexion. Une expérience à vivre et à partager.

Happiness™
Du 18 au 22 mai
à The Cultch
1895 rue Venables,
Vancouver
www.thecultch.com

Photo par Isaac Vallentine

Tony Adams et Cory Thibert.

Suite "Verbatim" de la page 1

sives : cumin, gingembre, cari et cardamome. Le tout est exquis. Mon repas terminé, je salue la serveuse et une dame âgée qui porte un tablier.

Je suis heureuse d'avoir échappé au fast-food pour ma première journée !

Mais ma satisfaction sera de courte durée.

Quelques jours plus tard, des amis m'invitent à Granville Island. Je les ai entendus parler de poissons. Je me réjouis. *Fish and chips.* Ah ! ? Pas tout à fait la grillade que j'imaginais. « Puisque tu es là, tu dois goûter ça ! », me suggère vivement l'un d'eux. Au vu de la foule qui se presse devant le modeste stand, je m'incline. Une fois la barquette devant moi, je trie la friture pour ne savourer que le poisson blanc, un morceau de cabillaud moelleux et généreux. Je fais l'impasse sur les frites et le coleslaw, mais mes amis me font les gros yeux. Je goûte. J'ai honte. Je me régale ! Je mange avec les doigts et la joie partagée de ce repas est bien là.

En novembre, je suis conviée à dîner pour la fête de Hanoukka. C'est la célébration du miracle d'une lampe à huile qui brûla pendant huit jours… soit de la friture à tous les plats ! On me présente des latkes, de la challah, une soufgania. J'attaque l'une des galettes de pommes de terre râpées. Un délice croquant, servi chaud, qui fond sous la dent. Tous les convives se sourient, la communauté est ravie, et moi aussi. Je dérobe un beignet sucré, frit lui aussi, garni de compote. Savoureux.

Sur le chemin du retour, dans la rue, je lève la tête et observe les enseignes des restaurants : coréen, indien, japonais, sud-africain, c'est sans fin. Comme je me délecte de ce « melting popote » !

Je suis peut-être loin des variétés de camembert, mais la diversité gastronomique est telle à Vancouver que finalement, cette cité est bien devenue un chez-moi.

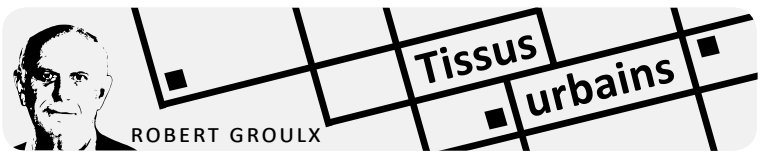


Photo par Danna Curious Tangles

Ça sentait le pot et la bière !

Le 20 avril dernier, 25 000 Vancouvérois ont assisté, à Sunset Beach, à la répétition générale du prochain festival populaire de Vancouver, soit le Festival international de la marijuana. Cette répétition générale s'est déroulée sous le couvert de la célèbre manifestation en faveur de la légalisation de la marijuana, connue sous le vocable populaire 420, qui aurait trouvé ses origines en 1971 à l'école secondaire Louis Pasteur de San Rafael en Californie. La légende populaire veut que ce fût d'abord l'heure du rendez-vous du joint quotidien à 4 heures 20. C'est ensuite devenu la date de l'observance de cette fête de la contre-culture puis l'occasion de manifester en faveur de la légalisation du cannabis. Au Canada c'est à Montréal, Ottawa, Edmonton et bien sûr ici à Vancouver que ça se passe.

Jusqu'à l'an dernier cette « manifête » ou « foire du pot » avait lieu sur les marches du Musée des beaux-arts de Vancouver, causant des embouteillages monstres au centre ville. Pour éviter une répétition de l'effet de goulot et dans un élan de générosité à l'égard des automobilistes, le maire a accordé la permission d'organiser la foire à Sunset Beach…sans demander l'avis du Conseil des parcs, qui est l'organisme municipal qui délivre les permis pour y tenir les évènements publics.

Les organisateurs doivent présenter des plans qui répondent à toutes les conditions et les normes du conseil des parcs en matière de sécurité, d'impact sur le voisinage, de circulation, de signalisation et de transport. Vous n'avez qu'à penser au Festival des feux d'artifice et de tout ce qui vient avec, soit, présence policière, clôtures, affiches et signalisation, toilettes portables etc. et vous comprendrez la perplexité de tant d'observateurs devant l'attitude quasi laxiste de la ville.

Aucune de ces conditions n'a été exigée de Jodi Emery (oui, il s'agit bien de la femme de Marc), l'organisatrice de la journée, qui a plutôt eu l'allure d'une foire commerciale que d'une manifestation. Ceux qui étaient prévoyants ont pu réserver une des 193 tables disponibles en versant un « don » de 300$ aux organisateurs. Je vous laisse faire le calcul… Les autres « participants » avaient accès dès 6 heures le matin du 20 avril, selon le principe de premier arrivé premier servi, aux 150 autres tables gratuites sur le site de la foire. Vous avez bien lu : en tout cela faisait près de 350 tables de marchandises diverses.

Remarquez bien que madame Emery s'était engagée à ce qu'aucun produit de cannabis ne soit vendu à des mineurs, mais ne pouvait garantir que l'identité de tous serait contrôlée…Faut pas trop en demander. Malgré l'interdiction de fumer sur les plages et dans les parcs de la ville, on pouvait suivre le nuage de fumée qui flottait au-dessus du pont Burrard.

En fait c'est presque à se demander si le maire Robertson n'a pas fait exprès de déposer cette patate chaude dans la cour du conseil des parcs, juste pour *l'emm…bêter.* Rappelez-vous que Vision Vancouver, le parti du maire, a perdu le contrôle du Conseil des parcs au profit du NPA ! Et si le conseil municipal avait une autre idée en tête quand il déclare vouloir faire de Vancouver une ville verte d'ici 2020 ?

Photo par Danna Curious Tangles

La célébration du 420 à Sunset Beach.

On peut dire sans grand risque de se tromper que la majorité des citoyens de Vancouver sont plutôt en faveur de la légalisation de la marijuana, ce à quoi le gouvernement fédéral s'est engagé pendant la campagne électorale. D'ailleurs comme par hasard en même que la foire se déroulait à Sunset Beach, la ministre canadienne de la santé, Jane Philpott, annonçait devant l'Assemblé générale des Nations Unies que le Canada présenterait sa loi sur la légalisation de la marijuana le printemps prochain. Alors aussi bien se préparer à bien profiter de la réputation de Vancouver pour attirer le plus de consommateurs de cannabis possible à venir légalement en fumer quelques joints à la plage. On parie sur le 20 avril 2017 pour la tenue du premier festival international de la marijuana de Vancouver et pourquoi ne pas inviter le Premier ministre Trudeau à l'inaugurer ? Le précédent est déjà créé. La réglementation municipale qui veut qu'il soit interdit de fumer dans les parcs n'a empêché personne de le faire le 20 avril dernier.

Somme toute, la journée avait plutôt une allure bon enfant. Il y a bien eu deux points chauds pour les embouteillages, mais on s'y fait, d'autant plus que ces festivaliers sont plus cyclistes ou piétons qu'automobilistes et que d'ici la fin de 2017 la rue Robson sera définitivement fermée à la circulation automobile, juste en bas des marches de l'ancien Palais de justice.

Enfin, maintenant que les installations de la brasserie Molson disparaîtront de la rue Burrard d'ici deux ans, il faut bien remplacer l'odeur de houblon par une autre.

Vous n'auriez pas du feu SVP ?

GUY RODRIGUE

Espace francophone

La santé en français en C.-B. : c'est possible !

« Mes parents retraités, ne parlant pas un mot d'anglais, déménagent ici. Pourront-ils accéder à des soins de santé… en français ? Mais qu'est-ce qu'un podiatre… est-ce différent d'un podologue ? ». Bien des questions concernant les soins de santé en français en Colombie-Britannique demeurent. Pendant que certains prétendent que l'accès à des soins de santé en français ici reste un défi, l'organisme RésoSanté arrive avec son premier Forum Santé, le samedi 7 mai prochain, qui saura prouver le contraire.

« Venez à cet événement incroyable. C'est l'occasion pour vous d'avoir des réponses à vos questions. Comment trouver un médecin ? Comment trouver dans la communauté des réponses sur les questions de santé ? Vous pourrez avoir aussi plein de documentation », lance Benjamin Stoll, directeur associé de RésoSanté.

Tout, tout, tout sur la santé en français !

C'est un véritable marathon de la santé en français qui attend les participants de cette journée au cours de laquelle des experts en la matière provenant d'ici et d'autres provinces canadiennes sauront en éclairer plus d'un.

Tout d'abord, trois tables rondes seront animées par des experts chevronnés dans le domaine. Les parents pourront obtenir de l'information concernant la dépression, l'angoisse et le stress que peuvent vivre leurs enfants et adolescents. De plus, un portrait sera dévoilé de l'engagement de la communauté scolaire en matière de saines habitudes de vie chez les enfants. Enfin, toutes les relations possibles entre l'offre des professionnels de la santé en français et la demande des francophones de la province seront mises en lumière.

Parallèlement à ces conférences, d'autres activités sont également au programme : stands de partenaires francophones, session de yoga, concours *Je me bouge* avec *Just Dance*, activité sur la qualité de l'eau à Vancouver, atelier photobooth, quiz interactif, mur de tweets permettant d'interagir directement et enfin *Speed coaching santé*, au cours duquel il sera possible de rencontrer quelques professionnels de la santé. « Tu es un francophone ou francophile d'ici, c'est une chance incroyable de rencontrer des professionnels avec qui tu pourras interagir, t'informer et échanger. Pour la première fois, tu auras un professionnel de la santé pendant 7 minutes qui pourra te donner les bonnes pistes ou les conseils efficaces pour trouver les personnes appropriées », ajoute Benjamin Stoll. Et pour ceux ne pouvant pas se rendre sur les lieux lors de cette journée, RésoSanté a pensé à tout en diffusant en simultanée toutes les conférences par l'intermédiaire de son site Internet.

> « Tu es un francophone ou francophile d'ici, c'est une chance incroyable de rencontrer des professionnels avec qui tu pourras interagir, t'informer et échanger.
>
> *Benjamin Stoll, directeur associé de RésoSanté*

Le tout sous l'animation de l'humoriste Jérémy Demay

Et pourquoi Jérémy Demay comme animateur de la journée ? « Parce qu'il est la parfaite illustration de ce qu'on essaie de combiner chez RésoSanté, c'est-à-dire un Canadien, d'origine française, représentant une intégration réussie […] qui, malgré ses phases difficiles, notamment la dépression qu'il a vaincue, a décidé d'écrire un bouquin pour aider d'autres gens », confirme le directeur associé de RésoSanté.

À ce propos, Jérémy affirme être très heureux de participer au Forum en tant qu'animateur et a décidé de s'impliquer puisque : « On me l'a proposé et j'ai accepté car je passe beaucoup de temps sur mon bien-être. […] La dépression, dit-il en référence à ce qu'il a vécu et à un des thèmes abordés lors de cette journée, est de ne pas accepter ce qui est. Faire face à la réalité est le seul remède. J'ai lu, j'ai consulté des spécialistes, je suis allé chercher les ressources disponibles », rappelle cet auteur du livre *La Liste* : on a tous droit au meilleur de la vie, qui consiste en un condensé de tous les outils qui lui ont servi à réussir sa vie, mais aussi dans la vie.

« Oui nous sommes dans une province anglophone, mais grâce à Santé Canada, nous avons la chance d'avoir des services de santé en français. Il suffit de les demander », conclut Benjamin Stoll.

C'est donc un rendez-vous ce samedi 7 mai prochain. Et vous verrez que le proverbe *Mieux vaut prévenir que guérir* prendra tout son sens !

Forum Santé 2016
Samedi 7 mai, de 9 h à 17 h
SFU Harbour Centre,
515, Hastings Street
www.resosante.ca

RésoSanté : un répertoire de plus de 1 000 professionnels de la santé

Depuis plus de 12 ans, RésoSanté travaille à mettre la santé, en français, à la portée des francophones de la Colombie-Britannique par différents outils : un répertoire rassemblant plus de 1 000 professionnels de la santé offrant des services en français, un www.resosante.ca au goût du jour permettant d'obtenir tout plein d'information et de rechercher son professionnel par géolocalisation, des programmes et activités concernant la santé en français pour les jeunes, des articles quotidiens sur le domaine sur les réseaux sociaux de RésoSanté. Donc, il suffit d'être curieux et intéressés à sa santé… en français !

➤ *Suite "Xénophobie" de la page 3*

femme meurt sous les coups de son partenaire ; et les agressions sexuelles ne cessent d'augmenter (460 000 par an).

Le professeur souligne que le pays n'est pas épargné par les courants racistes et sexistes. Et de conclure qu'il serait judicieux de sensibiliser l'opinion sur la violence faite aux femmes et chercher à réduire l'inégalité entre les sexes, bien présente au Canada.

Si cette question qui continue d'alimenter débats et réflexions vous intéresse, une conférence gratuite, donnée par l'Université Simon Fraser, aura lieu le 18 mai à 19h : Salle 402, City Centre Library, 10350 University Dr., Surrey.

Le Collège Éducacentre joint les rangs de l'ACUFC

Le Collège Éducacentre peut maintenant ajouter deux lignes à son curriculum vitae. En effet, il a tout récemment rejoint ses pairs en devenant membre de l'Association des collèges et universités de la francophonie canadienne (ACUFC). Voilà donc une association qui saura certainement lui servir de levier de développement.

Photo de Collège Educacentre et Université de Saint-Boniface

Étudiants à l'Université de Saint-Boniface, une université membre de l'ACUFC.

« Le fait d'être membre de l'ACUFC va nous soutenir dans notre croissance, en renforçant notamment notre capacité à aider et accueillir des étudiants étrangers », mentionne Yvon Laberge, directeur général du Collège Éducacentre.

Un 21e membre pour l'ACUFC

Pour sa part, l'ACUFC ne cache pas son enthousiasme d'accueillir son 21e membre. « Nous sommes très fiers d'accueillir le Collège Éducacentre parmi nos membres. L'ACUFC regroupe maintenant six collèges et 15 universités situés dans huit provinces à l'extérieur du Québec. Le Collège Éducacentre permet ainsi à l'ACUFC d'accroître sa portée dans l'Ouest et de contribuer encore davantage à augmenter l'accès à l'éducation postsecondaire en français dans l'ensemble du pays », ont indiqué les coprésidents de l'ACUFC, Lise Bourgeois, présidente du Collège La Cité, et Allister Surette, recteur et vice-chancelier de l'Université Sainte-Anne.

En joignant ainsi l'ACUFC, le Collège Éducacentre s'insère dans un réseau d'établissements d'enseignement postsecondaire, francophones ou bilingues, situés à l'extérieur du Québec dont l'association représente les intérêts communs de ses membres et assure leur visibilité, tant au Canada qu'à l'étranger.

Seul collège francophone en C.-B.

Accrédité par *Private Career Training Institutions Agency* (PCTIA) et ayant reçu la certification *Education Quality Assurance* (EQA) du ministère de l'Éducation supérieure de la Colombie-Britannique, le Collège Éducacentre est le seul collège francophone de la province. « L'objectif du collège est d'offrir aux francophones de notre province, qui sont en situation minoritaire, des programmes qui s'adaptent à leur réalité mais également au marché du travail », ajoute Thomas Godin, président du conseil d'administration du Collège Éducacentre. « C'est un enjeu fondamental pour le collège, qui correspond également aux priorités de l'ACUFC ».

Offrant des programmes de niveau collégial depuis 2004, et ce, en partenariat avec certains des établissements membres de l'ACUFC, le collège travaille de près avec le Bureau des affaires francophones et francophiles de l'Université Simon Fraser. Depuis 2008, il est un partenaire régional important du Consortium national de formation en santé (CNFS) et contribue à promouvoir et accroître l'accès aux formations en santé en français afin d'améliorer l'offre de services de santé de qualité dans les communautés francophones de sa province et d'ailleurs. Comptant désormais trois campus en Colombie-Britannique : Vancouver, Victoria, Prince George, en plus d'un accès en ligne à un campus virtuel, il accueille annuellement plus de 1 000 étudiants et étudiantes venant acquérir une formation professionnelle reconnue.

L'identité de la famille au croisement des diversités

par VALÉRIE SALTEL

Il y a la famille où l'on est né et celle que l'on crée. L'identité familiale sous toutes ses formes est abordée sans tabou et sans provocation à l'exposition intitulée *Familylines, Lesbian Family Heraldry : An Achievement of Arms*. Ces travaux sont présentés par le musée (Il Museo) du Centre culturel italien de Vancouver en collaboration avec l'artiste américano-italienne, Shelley Stefan. *Family Lines* est une expérience visuelle, un hymne esthétique à la tolérance. L'artiste a choisi de nous amener dans son for intérieur en jouant avec l'humour, l'esthétisme et le bien-vivre de la culture italienne.

La question du mariage pour les couples homosexuels a suscité bien des passions et des ques-

Photo par Lea Ricketts

Shelley Stefan, artiste plasticienne.

tionnements depuis les deux dernières décennies dans nos sociétés modernes, mais si l'on remonte le temps, il est intéressant de penser le symbole du mariage comme socle identitaire, voire pierre angulaire de la construction d'une nation. Pour comprendre les évolutions de l'identité de la famille italienne à travers les périodes de son histoire, Angela Clarke, conservatrice de Il Museo, nous propose une exposition comme cheminement anthropologique et artistique inédit sur ce sujet.

« La démographie de la communauté italienne à Vancouver est en pleine mutation d'après une étude menée sur la troisième génération. Bien que l'identité italienne soit importante pour cette génération, des défis apparaissent autour de ces valeurs qui s'avèrent rigides à ses yeux, comme la spiritualité, le mariage et la sexualité », confie Angela. « Nous voulons que cette exposition soit conduite jusqu'au mois de juin – mois qui célèbre le patrimoine italien –, et envoie un message de bienvenue à la communauté homosexuelle et aux unions de même sexe, car ils sont une part importante de l'identité italienne. »

L'art est une fenêtre sur les questionnements

Libérer la parole et laisser le spectateur approcher des sujets de société aussi délicats que la relation familiale des couples de même sexe sont les préoccupations d'Angela Clarke, mais aussi le mandat de l'artiste Shelley Stefan. « Ce que j'aime le plus chez Shelley, c'est sa simplicité. Son travail correspondait à mes recherches en tant qu'historienne et spécialiste de la Renaissance italienne et des arts décoratifs. Mes recherches portent sur le mariage et les rites spirituels dans le cadre domestique. Je souhaitais savoir comment les iconographies traditionnelles du mariage et de la famille pouvaient correspondre aujourd'hui aux familles créées par les couples de même sexe. J'ai été agréablement surprise quand j'ai vu les œuvres de Shelley sur le sujet. Elle a réussi à traduire mon travail de recherches en images. »

Le visiteur est invité à suivre un petit parcours au style artistique éclectique qui souligne le talent pluridisciplinaire de l'artiste. « Je danse les oppositions, j'utilise l'art comme une rivière pour faire naviguer cette complexité sur l'espoir que les choses changent dans les cœurs et les esprits », explique Shelley Stefan.

On passe de la série de petits tableaux noirs et blancs à une série de grandes toiles de peinture à l'huile très colorées. Dans ces premiers, travail d'impression à l'encre, les corps s'entremêlent dans l'intimité, le mouvement y est délicatement exposé, suggérant l'énergie sexuelle. Les seconds présentent quant à eux les vices et symbolisent la question de l'homophobie dans la société.

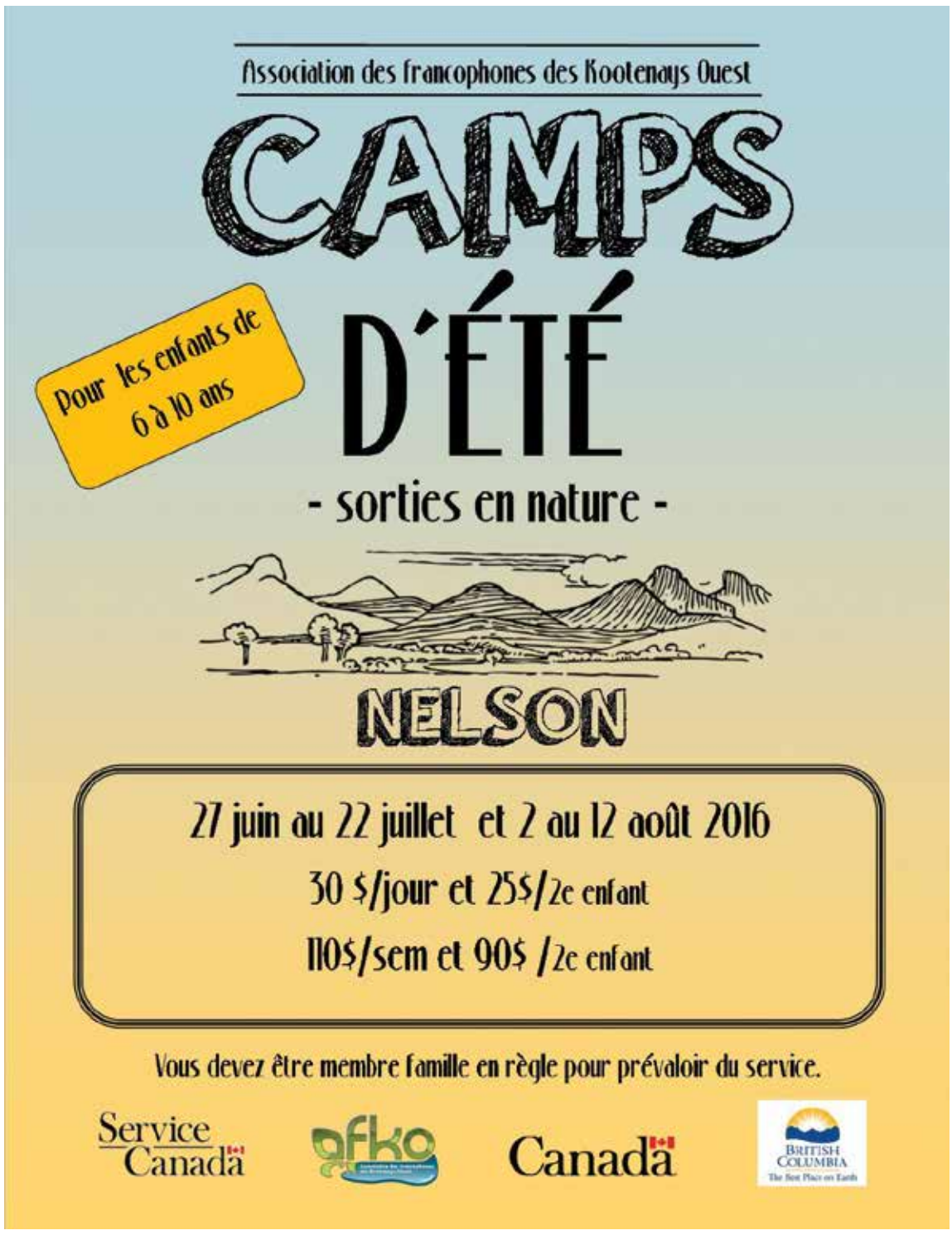
La visite se poursuit par les créations uniques de sculptures en bronze : boucles de ceinture et écussons représentant l'unité de la famille italienne, en l'occurrence celle de l'artiste. L'exposition fait également des clins d'œil aux codes culturels italiens : le vin – symbole de la famille et de son indépendance financière –, les masques vénitiens, les touches de couleurs vives, les contrastes. « Stefan utilise les règles immuables de l'art de la Renaissance pour introduire de nouvelles idées sur l'identité de la famille et du mariage entre personnes de même sexe et ça, c'est brillant ! » confie Angela Clarke.

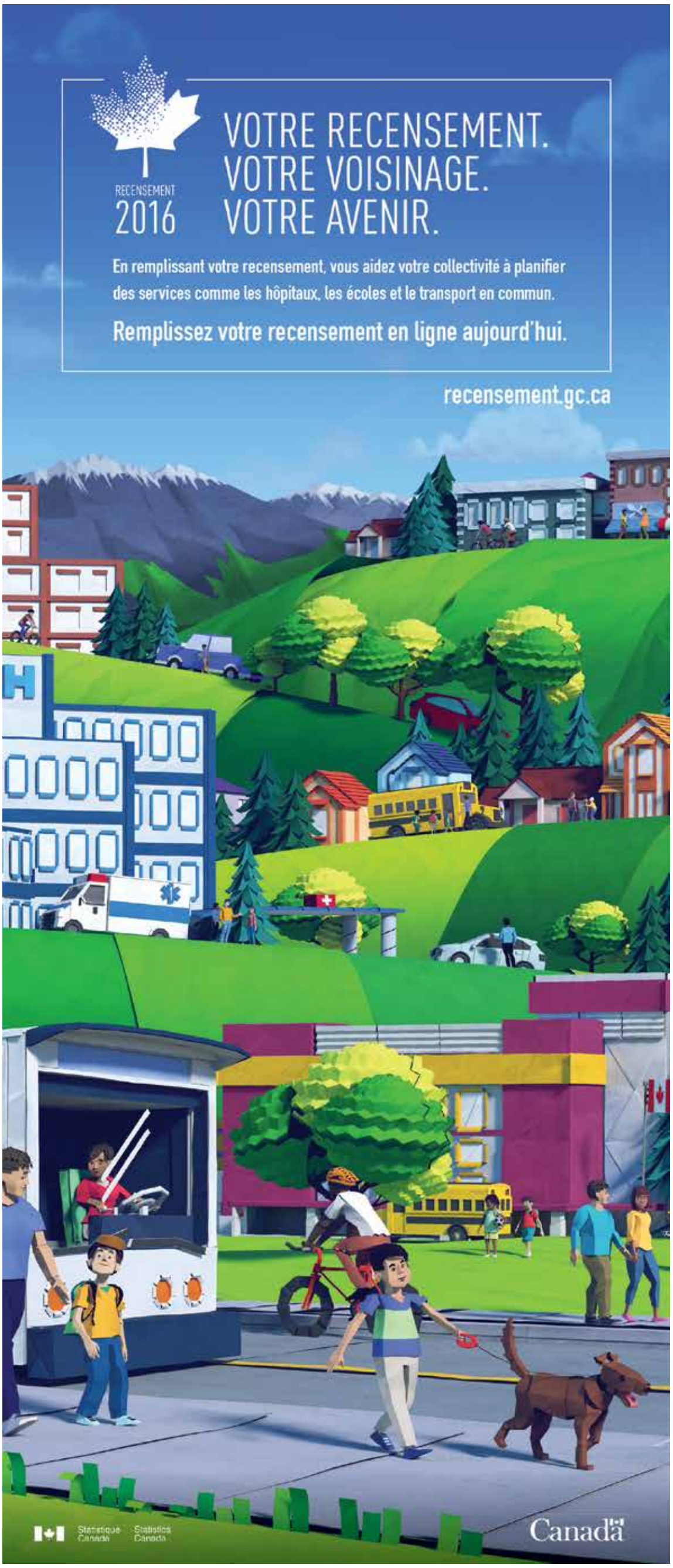
Toujours aller de l'avant

L'humour et l'absence de toute colère rendent le sujet divertissant et accessible à tous. Shelley Stefan garde toujours en mémoire un vieil adage familial : « Je pense toujours aux conseils de ma nonna (grand-mère) qui me parlait des arbres fruitiers : élague le mauvais et garde la partie qui repousse. Une vraie leçon de vie. » Elle ajoute en faisant référence à son statut d'homosexuelle dans la société : « Je n'ai pas le temps de souffrir, je préfère me consacrer à l'art, l'amour, la vie et les délicieux cannoli, les pâtes à la bolognaise, les tortellini…et tous les fantastiques éléments de la culture italienne qui font que c'est un honneur de lui appartenir. »

À voir jusqu'au 30 juin 2016 au musée du Centre culturel italien de Vancouver. La visite est gratuite, un guide explicatif est disponible et, petit conseil, la visite peut être combinée avec la dégustation d'une pizza au restaurant *Piazza Dario* adjacent au musée…

Shelley Stefan est artiste depuis 20 ans, chef de département et professeur en peinture et dessins du département des arts visuels à l'Université de la vallée du Fraser, descendante d'artistes italiens immigrés.





Visiter La Source en ligne
www.thelasource.com
Twitter : @thelasource Facebook : thelasource

PASCAL GUILLON

Carte postale

Voyager en cargo

Dans le temps, à l'époque des télégrammes, des trains à vapeur et des téléphones à manivelle, les voyageurs les moins fortunés trouvaient passage sur les bateaux de marchandises. Ceux qui n'avaient pas un sou pouvaient même parfois travailler à bord pour payer le voyage.

Le chargement et déchargement du navire était l'affaire de plusieurs jours et une escale durait souvent plus d'une semaine, suffisamment de temps pour que les marins aillent dépenser leur paie dans les bars et les bordels qui faisaient partie des infrastructures portuaires de toutes les grandes destinations maritimes.

C'est ainsi que les marchandises, tout comme les maladies vénériennes, passaient allègrement d'un continent à l'autre. Mais cette époque héroïque, où les gens osaient même faire du vélo sans casque, est depuis longtemps révolue.

Cependant, 90% du commerce mondial se fait toujours par mer et certains cargos continuent de prendre des passagers. La grande différence est que, de nos jours, voyager sur un cargo coûte beaucoup plus cher que de se déplacer en avion. Finies les longues escales dans les ports exotiques. Avec les porte-conteneurs modernes, les escales durent rarement plus de six à douze heures et s'effectuent le plus souvent dans des zones industrielles situées loin des centres-villes. Les cabines sont souvent spacieuses et confortables, mais ce ne sont pas des paquebots de croisières et il n'y a donc rien pour distraire les passagers. Les repas sont pris dans la salle à manger des officiers.

Sur les cargos, le passager typique est souvent un homme, ou plus souvent une femme, à la retraite. C'est logique car il faut avoir le temps. Il faut s'y prendre des mois à l'avance et accepter l'idée que la date et l'heure de départ peuvent changer avec très peu de préavis. Il faut se plier à la règle du jeu. Sur un cargo, les marchandises sont prioritaires. Il faut aussi avoir les moyens car le tarif habituel tourne autour de 150 $CAD par jour, plus le retour en avion si l'on ne reste pas sur le bateau pour un voyage complet. Ces contraintes ne rebutent pas les amateurs, ce qui explique qu'il faille s'y prendre des mois à l'avance pour trouver une place sur les lignes les plus demandées. Des retraités fortunés font chaque année un long voyage sur un cargo. Ils parlent avec enthousiasme des journées paisibles, des heures de lecture ininterrompues par le téléphone ou internet et des paysages qui défilent lentement lors de la traversée du canal de Suez ou de Panama.

Parmi les trajets très prisés des amateurs de voyages en cargo, on note la ligne qui relie la France métropolitaine aux Antilles françaises et les voyages d'Europe jusqu'en Extrême-Orient via le Canal de Suez. S'il faut compter de 10 à 14 jours de mer pour les voyages transatlantiques et de 40 à 45 jours pour rallier l'Extrême-Orient à partir de l'Europe ce n'est pas assez long pour les fanatiques des longs voyages en mer. Ceux-là opteront peut être pour la ligne qui offre un voyage de 85 jours du Havre à la Nouvelle Zélande via Panama, Tahiti, Nouméa et l'Australie et retour au Havre.

Photo par Pascal Guillon

Un « joli » cargo.

Sur les bateaux français, les passagers auront du vin à table, mais sur les navires appartenant à des compagnies scandinaves ça ne rigole pas, l'alcool est interdit. De toute façon, que ce soient des vaisseaux français, comme ceux de la grande compagnie CMA-CGM ou des vaisseaux danois comme ceux de la compagnie MAERSK , l'équipage vient des quatre coins du monde et la langue de travail est l'anglais. Les cargos ne transportent jamais plus de 12 passagers car au-delà de ce nombre, la législation internationale impose qu'il y ait un médecin à bord. En fait, les cargos prennent rarement plus de 4 ou 5 passagers.

Pour les aventuriers qui ont soif d'imprévu, il y a toujours la compagnie polonaise Polsteam. Vous embarquez dans un port canadien des Grands Lacs où le navire charge du blé, mais ce n'est qu'au dernier moment que le capitaine connaît la destination qui sera, selon les contrats de vente négociés pendant la traversée, quelque part en Afrique du Nord, au Proche-Orient ou en Europe. Donc, quand vous regardez un navire marchand entrer ou sortir du port de Vancouver, dites-vous bien qu'il a peut-être une petite place pour vous à bord... Si vous n'êtes pas pressé.

EDWINE VENIAT

Invitation culturelle

Le renouveau de l'opéra

L'Opéra de Vancouver s'est lancé dans un projet d'envergure : proposer des productions qui rompent avec les grands classiques. En lieu et place des *Noces de Figaro*, vous pouvez désormais aller voir l'adaptation d'*Evita*, l'immense succès du Broadway des années 70. Un pari gagnant ? Cette semaine, les ventes de billets ont battu des records, propulsant *Evita* au rang de best-seller toutes catégories confondues de l'Opéra de Vancouver. *La Source* s'est interrogée sur ce revirement de situation.

Evita : meilleure que les autres ?

Il convient de distinguer Evita, le personnage historique, d'*Evita*, la comédie musicale. Dans les années 1946 à 1952, Eva Perón, surnommée Evita par son peuple, a été la très médiatisée première dame d'Argentine. Son histoire a été adaptée tout d'abord en album de musique en 1976 par le compositeur Andrew Lloyd Webber et le parolier Tim Rice. Très rapidement, en 1978, *Evita* est portée à la scène sur les planches londoniennes, avec pas moins de 3176 représentations et la victoire d'un prix *Laurence Olivier* pour la meilleure comédie musicale avec Elaine Paige en rôle principal.

L'année suivante, en 1979, l'adaptation conquiert Broadway avec un succès fulgurant, raflant le Tony Awardde la meilleure comédie musicale. Depuis ce temps, plus de 20 compagnies différentes ont réadapté cette œuvre devenue un classique, et ceux dont la culture historique ou théâtrale n'est pas au beau fixe auront certainement entendu parler d'*Evita* grâce au film homonyme d'Alan Parker avec Madonna dans le rôle principal.

Au vu de ce succès, il n'est pas étonnant de savoir qu'*Evita* va être mis en scène à Vancouver, ni même d'apprendre que les places s'écoulent à une vitesse fulgurante. En revanche, l'attention est attirée par le fait que c'est l'Opéra de Vancouver qui s'occupe de fournir sa version de cette production.

Opéra ou comédie musicale ?

La question revient souvent, et Leslie Dala, chef d'orchestre à l'Opéra de Vancouver et chef des chœurs sur *Evita*, nous explique dans un français parfait qu'il ne faut pas limiter la définition de l'opéra. « Il ne faut pas se fermer les yeux ni les oreilles, on vit au 21e siècle. Il faut accepter qu'il existe d'autres autres genres et d'autres styles. »

Pour lui, le processus de travail reste constant d'une production à l'autre : « C'est la même chose de travailler sur un spectacle, que ce soit une création moderne ou un grand classique de l'opéra. Il faut travailler et découvrir l'histoire, travailler en collaboration avec le metteur en scène, avec les autres artistes qui chantent et qui dansent. » Ainsi, « il faut faire immersion dans l'œuvre », et c'est avec enthousiasme qu'il nous confirme son investissement dans *Evita* : « C'est ça qu'on fait exactement avec *Evita*, même si c'est un style différent ».

Photo par Tim Matheson

Evita va être sur scène pour un total de six représentations. « Pour *Madama Butterfly* [la grande œuvre de Puccini], on avait six représentations également, et on n'avait pas vendu autant de billets que pour *Evita* à ce moment-là du calendrier. Ces chiffres montrent la réalité de l'offre et de la demande de l'opéra à Vancouver. » Ainsi, en parlant d'offre et de demande, les années précédentes, *West Side Story* et *Sweeney Todd*, œuvres portées par le même projet sous-jacent à celui d'*Evita*, attiraient également les foules à l'Opéra de Vancouver, prouvant le réel besoin de s'adapter aux désirs du public.

Pour tous les spectacles de l'opéra, l'équipe travaille en moyenne pendant une durée d'un mois sur les répétitions. Au moment de l'entrevue, les artistes entrent dans la quatrième et fatidique semaine, investissant le théâtre Queen Elizabeth pour la grande répétition générale avec l'orchestre au grand complet dans la fosse.

« Aucun compromis n'a été fait »

Spectacle populaire certes, mais Leslie Dala nous l'assure, « aucun compromis n'a été fait. On utilise les ressources de l'Opéra de Vancouver, tous les membres qui jouent sont des membres de notre orchestre. Dans le cas d'*Evita*, les chanteurs ne sont pas des chanteurs d'opéra, mais des stars de Broadway et du West End. Le niveau est très élevé. »

Aussi, pour ne citer qu'eux, nous retrouverons Caroline Bowman dans le rôle d'Eva Perón, John Cudia dans le rôle de son époux le président Perón, et Ramin Karimloo dans celui de Che – pas le Che Guevara, mais le narrateur de l'histoire.

Leslie Dala, pourtant fier de cette programmation assez atypique pour de l'opéra classique, explique cependant qu'il regrette que les grands classiques n'attirent pas autant les foules. « C'est quand même dommage que les ventes ne soient pas pareilles pour les *Noces de Figaro.* Il y a un grand public qui ne vient jamais à l'opéra. Cette règle n'est pas juste pour Vancouver, elle s'applique au Canada et à l'Amérique du Nord. Je crois que c'est un peu différent en Europe où la tradition de l'opéra est née et où on la cultive depuis des siècles. De ce point de vue, l'Opéra de Vancouver a déjà réussi à joindre un public qui existe en dehors de son propre public. »

Et d'ajouter : « *Evita*, c'est une œuvre avec une musicalité très marquée. Elle entre dans nos mémoires, et ça, c'est quelque chose de très exceptionnel et tous les compositeurs ne réussissent pas à le faire. En tant que spectacle, elle est émouvante et donne du plaisir. Donc, pour les plus conservateurs des spectateurs, je dirais qu'il n'y a aucun mal à venir pour voir ce spectacle… s'ils peuvent réussir à acheter des billets ! »

Alors, que les spectateurs soient des puristes de l'opéra prêts à ouvrir leur horizon musical, ou des mélomanes lambda pas effrayés à l'idée du mot « opéra », tous devraient passer un superbe moment devant ce spectacle-charnière d'une nouvelle ère musicale.

Evita
Du 30 avril au 8 mai
Queen Elizabeth Theatre
www.vancouveropera.ca

Si vous avez des événements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource. com

Agenda

Rétrospective d'Agnès Varda
Du 1er au 5 mai, et du 27 mai au 1er juin
À la Cinémathèque du Pacifique, 1131 rue Howe

Six films de celle qui a été surnommée « la grand-mère du mouvement New Wave français » seront projetés à la cinémathèque dont la première vancouvéroise de « Jane B. par Agnès V. », documentaire sur Jane Birkin. Tarifs de 9 $ à 14 $

* * *

Exposition de groupe : Unsettled Sites
Du 10 mai au 29 juillet
À la galerie SFU, Campus de Burnaby, 8888 University Drive, Burnaby

Unsettled Sites est une exposition des artistes MarianPenner Bancroft, Wanda Nanibush et Tania Willard qui se glisse parmi les enchevêtrements complexes d'appartenance et le refus à la fois des colons et des perspectives autochtones.

* * *

Festival européen 2016
Les 28 et 29 mai
Au stade Swangard, 3823 rue Imperial, Burnaby

Emmenez votre famille et vos amis dans un voyage à travers l'Europe en mai pour le 19e Festival européen et apprenez-en plus sur l'héritage européen du Canada. 30 pays européens représentés pour 20 heures de festivités. Entrée à 10 $, gratuit pour les enfants de moins de 12 ans.

Photo du Festival européen

Suite "Comic Arts" de la page 1

rature que plein de gens que je connais. Mais parler français, par exemple, en Alberta, où trouves-tu des BD en français à part sur Amazon pour les acheter ? »

De la frustration naît la créativité

Des grands studios qui font rêver, comme Disney, aux plus modestes, Benjamin et Ashka en sont revenus tant ils ont été artistiquement frustrés. Suivre le *story-board* sans avoir la moindre possibilité de proposer des choses, voilà un amer constat. Pour Benjamin, beaucoup d'écoles forment « des industriels » en Amérique du Nord. Il nous alerte sur l'attitude de certains dessinateurs ou studios qui cherchent à être davantage populaires que créatifs. Si la *French Touch* a encore de beaux jours, c'est peut-être grâce aux formations plus touche-à-tout. Il explique : « En France, on ne regarde rien ni personne, en école ils nous demandent de nous trouver nous-mêmes. Quand tu as cette chaleur intérieure, ils savent allumer la lumière. »

Isabelle Melançon regrette le manque de diversité culturelle et visuelle que les maisons d'édition entretiennent. « Mon projet a commencé il y a 5-6 ans, j'étais vraiment fâchée parce qu'il y avait une mode d'histoires inspirées des contes de fées, c'était toujours l'idée la plus prévisible possible, ça m'a mise en furie. » Une production loin de refléter les talents encore dans l'ombre. Ce sont ces constats qui les ont poussés, tous les trois, à créer leur propre univers. Ashka déclare « mon travail c'est mon cœur ».

Les réseaux sociaux comme outil indispensable

L'épanouissement, ils le trouvent dans leurs créations. Totalement indépendants, le nerf de la guerre est le temps. Mais pour rien au monde ils n'y renonceraient. Avec l'émergence des sites comme Instagram, Tumblr, Tapastic, Kickstater (site de financement participatif), Webtoon, les web-séries, ils exposent et gèrent leurs productions. La durée de vie moyenne d'une BD en édition traditionnelle est de 6 mois, difficile de s'imposer dans ces conditions. Les réseaux sociaux permettent également de développer des univers singuliers. La bande dessinée d'Ashka est inspirée du jeu de rôle Changeling, elle a déjà près de 800 pages de script.

Benjamin utilise les réseaux sociaux pour garder une dynamique de production. Poster tous les jours oblige à créer. Sans se fixer de limite, il reste exigeant : « J'ai envie de pousser les limites graphiques : le cinéma de Buster Keaton par exemple m'inspire. C'est trop facile d'être simple. » Il travaille sur un nouveau projet en noir et blanc dont l'histoire est déjà prête. Ashka et lui jouent avec les émotions des lecteurs, c'est même un leitmotiv pour sortir du convenu. Benjamin qui veut faire voyager les gens avec le dessin a, grâce aux réseaux sociaux et aux festivals tels Van Caf, envoyé son livret d'illustrations dans 9 pays.

Le Van Caf sera une sorte de relai entre internet et la rencontre du public. Un peu de fraîcheur dans un processus de travail solitaire. Ils espèrent tous s'y amuser et toucher les gens. Isabelle conclut en prônant l'expression de la diversité, « il faut de la cacophonie et non une symphonie, ne pas rester froid et accepter les différences pour les mélanger. »

Illustration par Isabelle Melançon

Illustration par Isabelle Melançon.

VanCaf, 21 et 22 mai, Centre communautaire Roundhouse